

« Sais-tu ce qu'est l'amour ?

— Je vais te répondre avec humour. L'amour peut être parfois une forme de cannibalisme très agréablement pimementée. Tu vois, on commence toujours par se dévorer des yeux, ce qui est que tu le veuilles ou non, une programmation du plaisir que donne le regard sur le plat, puis on se mordille, on se goûte et même on se lèche. On dit en parlant d'amour qu'on aime les plaisirs de la chair et en parlant de la chair on évoque sa tendreté ou selon certains endroits privilégiés sa fermeté. N'est-ce pas tout un langage culinaire ? Il y a aussi les recettes de l'amour, ses ingrédients... On y met du sel, un peu de piment, surtout pour compenser quelque fadeur due à l'habitude, et certains aiment le goût poivré de la peau ou bien la frange de sel qu'elle retient à merveille après un bain dans la mer. Il y a donc une corrélation très forte entre le langage de la cuisine et celui de l'amour...

— Oui, mais de là à parler de cannibalisme ?

— Bien sûr, ce sont là des mots de l'amour, que je n'ai fait que prendre au sens primaire, encore que... Mais doutes-tu que l'amour puisse quelques fois être du cannibalisme ? Ce n'est pas au sens de la dévoration de la chair, du désir de la bouche ou de ce langage culinaire qui est quand même très étrange à propos de l'amour, tu ne trouves pas ? C'est au sens d'une autre dimension, bien sûr, celle de la relation amoureuse. Quand je te dis que l'amour est cannibale, suis-je dans l'erreur si je te dis que un plus un en amour ne fait souvent qu'un et que forcément l'un des deux a été dévoré par l'autre ? Mais ce qui est surprenant c'est que celui qui a été dévoré l'a voulu, il l'a désiré et accepté avant même que l'engloutissement ne se produise.

— Mais Adrien, l'amour ce n'est pas que cela. C'est aussi une convergence presque parfaite. Une égalité, un équilibre, une joie.

— Bien sûr, il doit être cela. Même s'il n'est parfois seulement que la croyance en cet équilibre et cette joie.

— Mais toi ?

— Quoi, moi ?

— Toi, ne recherches-tu pas au moins cette joie ?

— C'est parfois très compliqué... Ce que je sais, c'est que le jeu de l'amour cannibale finit très souvent assez mal et que ce que tu appelles la convergence parfaite peut être un immense plaisir mais tout aussi douloureux.

— C'est toi qui es un peu compliqué, non ? »

Marisol se tient allongée sur le ventre en travers du lit. Les joues entre les mains, elle regarde le tapis. Adrien lui caresse le dos. Deux doigts qui montent et descendent lentement le long des vertèbres, de la nuque jusqu'à la plissure tendre des fesses. Seulement le bout des doigts, très légers et à peine insistants. La peau de la nuque et du dos tiède et sèche, la faille entre ses cuisses, plus chaude. Une peau soyeuse, élastique, qui se rebelle ou se soumet en tout petits frissons sous l'insistance des doigts. D'un seul coup, elle s'est retournée et est venue plus près de lui et ses doigts à elle ont pris la place des siens et c'est lui qui se rebelle et se soumet.

Ils se sont rencontrés trois semaines plus tôt, au vernissage d'une exposition de peinture haïtienne, peinture qui leur était à peu près aussi inconnue que la mathématique d'Euclide. On sait ce que sont ces rituels artistiques et sociaux : de quoi manger un peu et de quoi boire beaucoup ; des salutations d'une politesse indifférente et parfois quelques engouements véritables. La peau très sombre de ses épaules nues, la masse des cheveux en tourbillons plutôt clairs et les yeux verts lui avaient signalé les souvenirs d'un exotisme. Lui, nonchalant et un peu ivre lui était apparu

comme une invitation. C'est ainsi qu'ils se sont trouvés devant le corps noir, nu et plein d'une femme les bras croisés sous la nuque, allongée sur un canapé rouge, près d'une corbeille de fruits. Les cuisses rondes et le ventre aussi, les seins lourds comme des fruits au jus trop mûr, autour du cou un collier de grosses perles blanches, de la même nacre que ses dents, odalisque caraïbe, mère au repos enivrée de la chaleur d'un après-midi, femme épuisée abattue de trop d'amour, simple modèle du peintre payé pour quelques poses, ou bien plus simplement le rêve d'une femme désirée. La toile est à présent sur le mur de la chambre et la femme nue les regarde dans son sourire étrange qui peut selon les moments et leurs lumières être dédaigneux ou amical. Certains tableaux ont cette faculté de changer leurs couleurs et leurs lignes selon l'instant du regard qui se pose et en ce moment, la femme du tableau regarde amusée les doigts glisser sur la peau.

*

* *

« Sais-tu encore ce qu'est l'amour ?

— Peut-être que je le sais, Jeanne, peut-être que je ne le sais plus. Je sais le désir, la joie et aussi la tristesse. Et toi ?

— Je savais cela aussi. Pourquoi es-tu revenu Adrien ? Je me passais de toi, je ne te désirais plus, tu n'étais plus ma joie ni ma tristesse.

— Je ne suis pas vraiment revenu, c'est nous qui nous sommes rencontrés. Et à présent ?

— Je ne sais plus. Depuis quelques jours, je t'ai désiré et je t'ai laissé me désirer, nous avons aboli le passé. Mais maintenant, c'est à demain que vont mes souvenirs de toi. Nous sommes venus, nous nous sommes appelés, mais pour quoi faire ?

— Tu étais tout à l'heure une femme attirante et tu m'as attiré. Quelle différence y a-t-il entre aujourd'hui et ces vingt années passées ? Presque vingt années. Tu m'as attiré autre-

fois et tu m'attires aujourd'hui : c'est la rémanence de toute femme aimée.

— Entre-temps, nous nous sommes déchirés, séparés, opposés puis perdus, je pourrais te dire très exactement depuis combien d'années, de mois et de jours. Quel sens a notre retour ?

— Peut-être que nous n'avions pas fini. On dit : c'est fini et bien fini... Bien ? Rarement... Mais fini ? Qu'est-ce qui finit ? Tu le sais, toi ? Moi je ne le sais pas.

— Mais nous avons eu d'autres amours...

— Certainement. Et pourtant, sur ce lit, il y a toi et moi.

— Je ne veux plus d'une attache qui comme une laisse me lierait toujours à toi !

— Je devais avoir des tendresses à te donner que ces années passées n'ont pas épuisées et aussi des tendresses de toi à recevoir que je n'avais pas assez reçues. J'aime ton corps devenu lourd, aussi lourd que le mien, nos jointures durcies, nos gestes plus lents, notre quête si lente...

— Moi aussi, mais tu ne me parles pas de demain...

— Non, cela n'aurait pas de sens. Nous sommes une nostalgie de l'amour. »

Dans la chambre, le nu haïtien rigole. Rialta, c'est son nom, elle le tient de son père qui était venu à Saint-Domingue depuis la Colombie. Nostalgie de l'amour... Tu parles ! La jolie jeune femme de l'exposition est déjà oubliée ! Vous voilà sur des retours d'années anciennes, elle, timide, un peu apeurée de se trouver là dans le lit et lui, qui ne sait pas vraiment ce qu'il est en train de faire. Une femme quittée il y a longtemps et qui se donne au rendez-vous, un homme comme un maçon entêté qui essaie de rebâtir le mur qu'avec la même obstination il a détruit. Et les voilà tous les deux, dans l'entortillement des draps, le corps nu, sans bien savoir comment ils doivent faire pour se rejoindre.

« Je ne suis pas nostalgique de toi !

— Et de toi, moi non plus ! Mais nous sommes toi et moi une nostalgie. Celle de ce que nous n'avons pas dit ni fait ensemble. Des tas de gens sont des nostalgies, parfois sans le savoir. C'est maintenant que nous pouvons tenter de combler ces vides.

— Mais pourquoi faire ?

— Peut-être pour rien. Vouloir les combler suffit. Nous pouvons accomplir à présent ce que nous n'avons pas fait.

— Et quand nous l'aurons accompli ?

— Rien. Ou peut-être tout. Nous ne le savons pas, pas plus que nous le savions autrefois. Nous éprouvons, et cela est déjà beaucoup.

— Tu sais, toi, ce que j'éprouve ?

— Je ne sais que ce que tu me dis. Ce que tu ne dis pas, je ne cherche pas à le deviner. Mais ne cherche pas toi non plus à deviner ce que j'éprouve : si j'ai envie de te le dire, je te le dirai. »

*

* * *

Ils sont sortis. Sur le mur de la chambre, Rialta délace les bras sous sa nuque et elle se tourne sur le côté. Il fait si chaud dans ce début d'après-midi de juin, pas un souffle d'air de la fenêtre ouverte sur la rue qui ne donne que les voix des passants, les appels éraillés des femmes qui veulent vendre leurs derniers paniers de fruits, le raclement des pas traînants des chalands en retard venus acheter trois oignons, une cristophine, deux ignames et un piment, un ananas bien mûr qu'on découpera vite fait en tranches fraîches et sucrées dans un saladier de fausse porcelaine, un poisson encore comestible malgré la matinée bien avancée ou une poignée de grosses crevettes juteuses, un morceau de poulet pour cuisiner un riz. Elle, elle n'a plus le temps de bavarder avec

les commères de la place, de prendre bruyamment parti au sujet d'un homme qui a crié tantôt colère tantôt tendresse sur une de ces femmes. Elle doit attendre la fin du jour. Elle ne peut que se tourner sur le canapé rouge qui lui a été assigné, croiser ses bras ronds sous sa nuque, le ventre bombé offert à un regard inconnu, jusqu'au moment de la fin du jour et de la fin de la lumière ; elle se lèvera alors de sa pose, elle se massera le ventre, elle ira vider les jets de sa vessie trop pleine aux toilettes communes en bas de l'amoncellement des cases, elle criera sa marmaille et son homme, le dernier, celui qui s'est offert avec son salaire de la semaine une roquille de rhum blanc à soixante et qui va au début de la nuit frotter de son pas incertain les marches de bois de l'escalier. Cet homme, qui sent la sueur du travail et l'alcool de la canne, est-ce encore vraiment le sien ? Elle a écouté les murmures de Jeanne et d'Adrien et elle a rêvé de draps blancs aussi parfumés que les fleurs du ciel. Ceux-là, ils peuvent se dire des charretées d'amour et se lever au matin aussi propres que des petits communiants. Elle peut lui dire sur le lit encore frais des mots d'aimer et lui il peut se glisser dans ses cuisses, mais elle, spectatrice sur le mur de leurs étreintes, elle sait depuis longtemps que rien ne dure vraiment. Depuis qu'elle est dans le tableau. Elle a repris sa pose, celle que ce peintre avait voulue, elle n'arrive pas à se souvenir de son nom, il l'avait pourtant aimée lui aussi, et elle n'a plus bougé. Elle les attend. Simple curiosité, au cas où pour une fois ils décideraient de la garder avec eux dans leur chambre. Des chambres, elle en connaît beaucoup, plus que des salons ou des salles à manger, car c'est le plus souvent dans une chambre qu'on l'accroche au mur. Un nu de femme offert à tous les regards dans une pièce comme un salon c'est plutôt rare. Des couples, des hommes ou des femmes seuls, elle en a connu des dizaines, toujours curieuse de savoir chez qui elle va se trouver. Mais au fond, il n'y a pas grande différence, c'est presque toujours la même chose : un homme, rarement une femme, passe deux ou trois fois devant la vitrine où elle est à vendre, demande le prix, fait la moue, toujours la même, puis revient trois jours plus tard, la marchande un peu pour finir par l'emporter sous

son bras, soigneusement enveloppée de papier brun pour que personne ne puisse voir sa nudité. Elle est alors avec un clou et un marteau savamment fixée sur un mur ; quelques mois ou quelques années, à peine le temps de s'accoutumer à leurs habitudes, puis on la décroche, on la revend à des amis ou à un autre marchand qui s'efforce de vanter ses qualités jusqu'à ce que quelqu'un d'autre l'emporte. Elle en a l'habitude. Femmes à dentelles de France ou d'Espagne, lacets des fines bottines luisantes qu'on délace, simples savates de corde jetées sur le tapis, corsages blancs, toiles empesées de Hollande ou chemises rêches qui collent à la sueur de la peau, jupons blancs, pantalons de coutil, vérité des nudités, elle a tout vu. Hommes pressés, hommes empressés, femmes offertes, femmes rétives, des murmures, des baisers, des enlacements et des embrassements, des promesses, des regards, des regrets et des parjures, des colères et des larmes, des corps séparés, des corps rejoints, elle sait tout de leurs amours. Ceux-là qui l'ont rapportée de l'exposition où on l'avait exposée, puis qui l'ont fixée sur le mur près du lit d'une chambre, elle les a regardés d'abord avec amusement à cause de leur nouveauté, puis elle a su que c'était lui et lui seul qui l'avait choisie. Elle s'est donc un peu attachée à lui, à cet Adrien, au prénom d'empereur romain et de pêcheur de crevettes de la côte sous le vent. Au-dessous d'elle, quand les corps s'insinuaient, elle a eu envie de leur crier que le mouvement des sexes est une belleté que le ciel et le soleil leur offraient, mais un je ne sais quoi l'a empêchée de le dire. Aimez-vous et gardez-moi avec vous ! Cela non plus, elle ne l'a pas dit, un nu peint à l'huile allongé pour l'éternité sur un canapé rouge ça ne parle pas.